

LA „BALCANIA“ CENTRALE

On peut distinguer dans la Péninsule des Balkans trois grandes régions qui diffèrent entre elles tant par leur caractère géographique que par leurs possibilités de développement économique et politique¹. Ces trois régions sont les suivantes :

1. *La région de l'est ou la Balcanie orientale*, complexe montagneux à hauteurs moyennes² dont les chaînes se dirigent ordinairement de l'ouest à l'est, séparée par de grands bassins planes ou ondulés³, largement ouverts du côté des mers aussi bien que sur le Danube. Grâce aux communications assez faciles, pratiqués par les cols des montagnes, ou sur le pourtour de leurs extrémités orientales, ou encore diagonalement, par la voie Nich-Istamboul, l'unification économique, politique et ethnique des populations établies dans ces compartiments où elles ont créé des civilisations propres, a pu être plusieurs fois réalisée au cours des âges et cela dans un intervalle relativement court.

2. *La région de l'ouest ou la Balcanie occidentale*, qui, en dépit des variations de détail dans le relief et dans les paysages biogéographiques, demeure uniforme dans son ensemble. On y rencontre, en effet, de la frontière de l'Istrie au nord, jusqu'au

¹ Cf. Jovan Cvijić, *La Péninsule Balkanique*, 1918, p. 281 et suiv. Cvijić distingue, en dehors du type pannonien, trois autres types psychologiques (dinarique, central et oriental) qu'il met en rapport avec les caractères géographiques des régions où on les a constatés. En ce qui nous concerne, nous avons compris dans cette esquisse schématique de géographie politique, toute la Péninsule des Balkans.

² Les Balkans, la Sredna Gora, le Kara-Balkan, l'Istrandjé.

³ Le plateau Prébalkanique, la plaine de la Toundja serrée entre les montagnes, la plaine de la Maritza (ou de la Thrace), les plaines égéennes, la plaine de la Turquie européenne.

Péloponnèse au sud, les mêmes hautes montagnes boisées, aux plates-formes découvertes (les planinas), disposées en gradins riches en pâturages et prairies.

La grande étendue de cette région — il y a plus de 1400 km. du nord de Trieste au cap Matapan — comporte pourtant certaines diversités que nous sommes obligés de signaler :

a) *le secteur méridional*, moins massif puisqu'il renferme entre des chaînes de montagnes richement ramifiées, des plaines relativement vastes, comme la Thessalie, pour se terminer par des côtes maritimes profondément entaillées et par des archipels aux îles nombreuses (le pays grec) ; b) *le secteur central*, aux massifs de plus de 2000 m. d'où descendent en biais vers la mer des

ramifications de plus en plus basses qui renferment des plaines littorales, en grande partie marécageuses (pays albanais) ; c) *le secteur septentrional*, constitué par des chaînes parallèles entre elles comme par rapport aux rivages de l'Adriatique ; ces montagnes sont coupées par des vallées transversales, étroites, profondes et tortueuses, seules voies d'accès au littoral, caractérisé celui-ci par de minces plaines allongées, par des canaux et des îles de la même forme. Au nord, ce secteur est complété par la double ceinture des col-

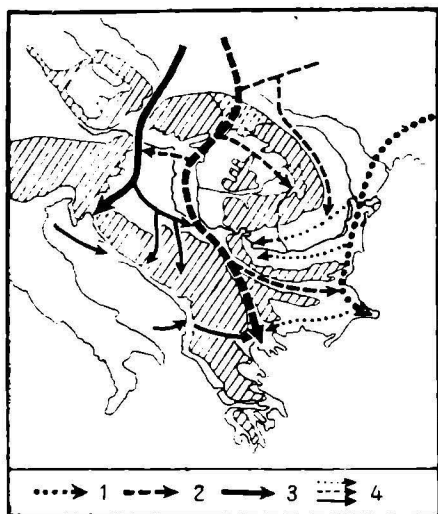


Fig. 1. — Voies d'invasion vers la Bulgarie.

1. Voies de la steppe pontique par la Dobroudja et la Valachie. — 2. Voies pannoniques par la Morava-Vardar et Morava-Nichava-Maritza. — 3. — Voies de l'Ouest vers l'Adriatique et vers Belgrad.

lines prédinariques et de la plaine pannonienne marginale. La structure de ce pays des Serbes, des Croates et des Slovènes, en même temps que l'accès difficile de ses voies de pénétration, le destinait à abriter une population prolifique et nombreuse.

L'étendue de la Bulgarie occidentale, la position et la diversité locale de ses trois secteurs principaux ont été les causes de son morcellement : jamais cette région n'a pu être dominée effectivement et longtemps par un seul peuple qui aurait été en mesure d'en assurer l'unité économique et surtout la cohésion ethnique.

Le secteur méridional, plus pauvre, en effet, mais mieux pourvu d'abris dans ses nombreuses îles et admirablement constitué pour le trafic maritime a été le premier à se relever après son invasion par les Slaves, hellénisés dès le VIII^e ou le IX^e siècles¹. Par contre, le secteur albanais a tour à tour victorieusement résisté à la romanisation, à la slavisation et, en partie, à l'islamisation de nuance turque. C'est qu'il est couvert de hautes montagnes à accès difficile dont les rudes habitants se sont toujours moins méfiés des envahisseurs du nord que des conquérants plus civilisés venus du littoral adriatique ; il faut d'ailleurs ajouter que depuis l'époque romaine, cette contrée isolée n'a été traversée que par une seule grande voie, la *via Egnatia*. Quant au troisième secteur, celui du nord, il a conservé mieux son unité. Il est devenu en même temps un grand réservoir de population, grâce à son sol presque entièrement montagneux, mais riche en hauts plateaux cultivables comme en dépressions karstiques également fertiles et dont les défilés ménagent d'innombrables petits refuges. Ce réservoir humain a périodiquement déversé son trop-plein dans toutes les directions mais surtout vers le rivage adriatique bordé de cités commerciales italiennes et il a été, de cette façon, le premier en date et en importance de tous les éléments qui ont contribué à disloquer les autochtones romanisés de l'ancienne Illyrie. Il a unifié, du même coup, non seulement tout ce secteur avec ses annexes septentrionales, mais en même temps une partie assez vaste du centre de la Péninsule, y compris le grand axe de communication et de polarisation balkaniques formé par les vallées du Vardar et de la Morava.

Encouragé par cette puissante expansion, l'élément slave du secteur dinarique et de ses zones d'immigration avec lesquelles il constitue le pays des Serbes, des Croates et des Slovènes (*yugoslave*, par abréviation), a bien cru avoir le droit et la force d'assumer la mission importante d'unificateur de toute la Péninsule, rôle qui a tenté depuis l'antiquité tant d'impérialismes. Mais, comme on le verra tantôt, la clef de voûte de cette construction politique idéale reste la Bulgarie centrale. Si l'on ne parvient pas à unifier et à englober effectivement cette contrée en obtenant au préalable son libre consentement, tout essai de grande

¹ Cf. E. m. Petrovici, *Daco-slava*, tirage à part de la *Daco-Romania*, II, 2, p. 2.

entreprise politique dans ces parages-là demeure vain. Cette nécessité explique sans doute le fait que les Serbes se soient livrés assidûment, dans la partie vardarienne du grand couloir médian de la Macédoine, à une politique d'assimilation poursuivie avec des méthodes et dans un rythme des plus rapides. Leurs visées sur Salonique ont la même origine.

3. *La région du centre ou la Balcanie centrale* est constituée par les massifs les plus hauts de la Péninsule (Rila, Ossogov, Olympe) et renferme de nombreux bassins d'effondrement ¹, assez vastes parfois pour former à l'intérieur de véritables pays agricoles. Ceux-ci, séparés par des rideaux de hautes montagnes, communiquent entre eux aussi bien qu'avec l'extérieur par des cols assez élevés ou par des défilés aisés à défendre. Tout ce système de pays intérieurs alternant avec de hauts massifs montagneux couverts, aux sommets, de riches pâturages alpestres, est traversé, de Salonique au Danube, par le large couloir de la Morava et du Vardar, voie de circulation, et route d'invasion aussi, depuis les temps les plus reculés.

Cette structure spéciale de la Balcanie centrale a engendré l'isolement de la population par compartiments : d'un côté *les pays intérieurs* et de l'autre *les hauts plateaux* des montagnes ; là, une population dense a pu vivre d'agriculture, de pêche et de commerce ; ici, l'herbe abondante des clairières et les pâturages des croupes ont favorisé de bonne heure la prospérité de la vie pastorale transhumante, tout en favorisant une agriculture intermittente, puis les entreprises roulières qui ont mené finalement à l'établissement, dans les cités, des villageois devenus artisans ou marchands.

Ce fier isolement, propre surtout aux bergers, a nourri leur esprit d'indépendance et a créé en même temps l'opposition entre les habitants des hautes contrées et ceux des vallées et des plaines. De même, les pays intérieurs semés entre l'Égée et le Danube, perdus et comme repliés sur eux-mêmes, ont engendré des diversités linguistiques et morales, qui, après la crise provoqué par l'expansion militaire turque, ont transformé de nouveau la Balcanie centrale en *une mosaïque de peuples*.

Cette mosaïque est pourtant plus apparente que réelle.

¹ Ochrida, Presba, Pélagonia, Tétovo, Scopljé, Métohyé, Kossovo, le bassin de Nich, de Leskovats et de Pirost, le plateau de Sofia, Homolyé, Tchernia Reka, etc.

En effet, nous pouvons affirmer, si curieux que cela paraisse, que cette bigarrure ethnique, tout comme la vieille antinomie entre agriculteurs et bergers, frappe plutôt les touristes un peu pressés ou bien les chercheurs égarés par des sources contradictoires, que les vrais connaisseurs de la situation locale. En vérité une enquête critique sur le terrain, pourrait rendre compte des faits suivants :

a) *L'opposition entre pasteurs et cultivateurs est apparente*

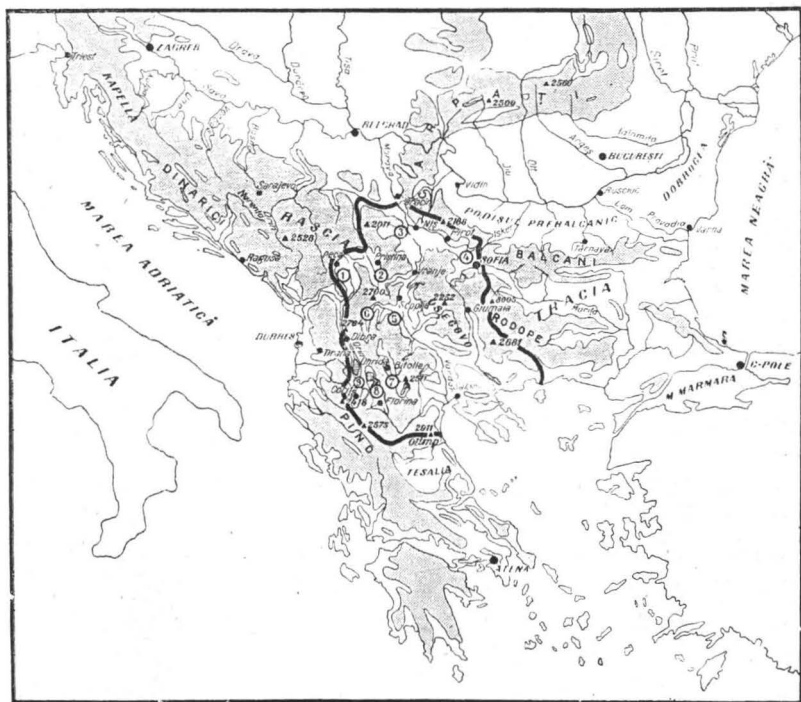


Fig. 2. -- Le relief de la Bulgarie et les „pays" intérieurs de la Bulgarie centrale.

1. Metohije; 2. Cosovo; 3. Nish; 4. Sofia; 5. Scoplje; 6. Tetovo; 7. Pelagonia; 8. Presba-Florina; 9. Ochrida.

et surtout passagère, d'abord parce que les premiers fournissent à la Péninsule ses rouliers et ses marchands, ensuite parce que les zones qu'ils occupent sont complémentaires donc dépendantes économiquement l'une de l'autre.

b) Le fameux *isolement complet* dans les compartiments de la Bulgarie centrale et dans ses différents étages de relief et de végétation est non moins *apparent* parce que ce sont justement

la structure du sol et les contingences de végétation et de climat qui y permettent ou imposent une circulation active et relativement facile des hommes et des biens. Il y a d'abord échange entre la haute montagne aux pâturages d'été et les plaines basses, riches en céréales et en pâturages d'hiver. Les nécessités de la transhumance et des échanges qu'elle implique rapprochent le berger du citadin commerçant. Ce berger erre avec son troupeau de massif en massif et traverse plus d'un de ces pays intérieurs dont nous parlions tout à l'heure. Il suit de préférence la voie bien connue du couloir Vardar-Morava. Les véritables obstacles à la libre circulation des biens ne sont donc pas imputables à la seule nature, mais tout d'abord aux hommes qui ont fomenté ici, à des moments donnés, des états d'insécurité, en employant les défilés et les embuscades pour de mauvais coups ou pour la surveillance des régions soumises.

Abstraction faite de ces réalités sociales et politiques, responsables du retard avec lequel la Balcanie centrale s'unifie comme le lui commande ses conditions géographiques, nous constatons qu'à l'intérieur de cette région, *deux tendances contradictoires arrivent à se concilier* parfaitement. Ces tendances sont : d'un côté *l'isolement individualiste* ou mieux encore l'égoïsme de la famille et de la tribu, générateurs de puissants sentiments d'honneur et de fierté mais aussi d'humeur querelleuse, et de l'autre, *la circulation* des individus, des idées et des biens, dans des cadres plutôt restreints, mais souvent aussi dans des espaces plus étendus.

Les résultats de cet état de fait ont été multiples, pour le monde des pâtres notamment dont les représentants les plus nombreux et les plus évolués se trouvent justement dans l'espace de la Balcanie centrale.

a) Il y a eu d'abord le fait que la population s'est accoutumée aux déplacements, en masse parfois et à de grandes distances, sans qu'il en résulte nécessairement un abandon complet des foyers primitifs, conservés comme villages d'été.

b) Les mêmes bergers transhumants se sont transformés peu à peu en rouliers, en marchands ou en artisans et, fait généralement connu, ils ont ranimé, la vie urbaine moderne dans la plupart des villes de la Péninsule et même ailleurs.

c) Il ressort de ce que nous venons de dire que *les bergers ont représenté* de tout temps *l'élément primordial de lien entre les différents compartiments de la Balcanie centrale* à l'unification

de laquelle ils ont ainsi contribué de leur mieux. Cette oeuvre d'intégration des parties dans l'unité balkanique leur a été tout d'abord facilitée par leur mimétisme social et ethnique, entraîné par la connaissance parfaite de plusieurs langues balkaniques, jointe à leur aptitude naturelle d'entrer de plain-pied dans la mentalité des peuples avec lesquels ils venaient en contact.

d) Les bergers devenus rouliers, marchands et artisans se sont donc infiltrés et dispersés en petit nombre dans la masse des sédentaires des pays intérieurs et des plaines excentriques ; ils s'y sont finalement perdus, mais comme ce processus s'est répété plusieurs fois au cours des siècles, les habitants de ces régions ont fini par sentir, grâce à ce levain d'unité, leur entière *communauté d'âme et d'intérêts*.

Un mouvement en sens inverse y a contribué à son tour car *la population autochtone*, vivant à l'intérieur des dépressions entourées de hauteurs, *était souvent refoulée vers ces montagnes par toute sorte d'invasions étrangères*.

De notre temps, ce sont toujours les intrus sédentaires qui ont conquis les massifs s'élevant entre les dépressions, mais ils ont été puissamment aidés dans cette tâche par la mobilité et l'adaptabilité des bergers. Ce phénomène n'est pas encore accompli, mais on le surprend dans sa phase finale.

Nous ne soutiendrons certes pas que ce processus est propre à la Balcanie centrale, étant donnée qu'il est sensible tant dans l'est que dans l'ouest de la Péninsule. On le rencontre d'ailleurs sur plus d'un point du globe, partout où les sédentaires ont des rapports suivis avec les pâtres transhumants, rapports poussés parfois jusqu'à la vie en commun. Il est certain même que *dans le cadre de la région dont nous nous occupons, le phénomène s'est toujours développé avec lenteur*.

En effet, la Balcanie centrale diffère des régions occidentale et orientale de la Péninsule, tant par sa position un peu périphérique par rapport à celles-ci que par son double caractère, contradictoire en apparence, de zone aux pays intérieurs, isolés, capables de cultiver des particularismes locaux, tout en accueillant dans leurs montagnes une population chassée par les envahisseurs. C'est que cette zone offre de larges possibilités de communications de massif à massif et de bassin à bassin soit le long des défilés, soit à travers les cols ménagés sur les hauteurs, soit, surtout, par le couloir du Vardar et de la Morava. A ce particularisme structural de la Balcanie centrale on doit tout d'abord imputer

le retard et les obstacles passés ou présents dans l'unification de cette région. Nous pensons à l'unification économique et ethnique, plutôt qu'à l'unité politique. La réalisation de cet idéal dépend d'une condition essentielle : *que les initiateurs de l'unité de la Balcanie centrale dominent effectivement et maintiennent par des moyens suffisamment forts la grande route de la Mer Egée au Danube, c'est à dire l'axe de cristallisation politique et de communications rapides que représentent depuis la plus haute antiquité les vallées de la Morava et du Vardar*. Nous faisons, bien entendu, abstraction des facteurs politiques ou militaires, étrangers à la Péninsule, qui seraient capables de troubler par leur intervention la marche normale de l'unification.

Au cas où ce processus disposerait de tout le temps nécessaire à son développement, il traverserait les phases suivantes :

a) prise de possession du couloir Vardar-Morava, avec ses conséquences naturelles, à savoir, dislocation de l'unité balkanique et refoulement de la population autochtone vers les pays intérieurs de la région ;

b) pénétration des envahisseurs dans ces pays intérieurs et refoulement des autochtones vers les hauts plateaux des montagnes ;

c) rétablissement de la circulation normale, périodique ou permanente, entre les hautes et les basses zones, de même que celui des communications le long du couloir ; l'élément pastoral autochtone (valaque en espèce) reprendrait alors ses fonctions d'agent de liaison d'abord, d'unification ensuite ;

d) dispersion de cet élément au sein de la population sédentaire des pays intérieurs et du couloir et son assimilation finale ;

e) dernière phase : conquête des massifs montagneux par les intrus mélangés aux aborigènes.

Bref, si l'unification politique appartient, en tant qu'initiative et comme moyens de contrainte, aux envahisseurs du couloir et des pays intérieurs, l'unification proprement dite, celle de l'économie et des peuples, génératrice de nouvelles civilisations, est due à l'action de longue durée de l'élément pastoral, mobile et entreprenant, bon connaisseur des espaces qu'il foule et doué du sens politique de l'organisation comme de l'initiative des réalisations rapides. De cette façon, le passé se rattache au présent et la même couche ethnique ancienne sert d'assise solide à tous les peuples et à tous les états

balkaniques, dans l'attente de leur rassemblement en un seul peuple et en un seul état. L'évolution historique de la Péninsule, depuis l'invasion slave jusqu'à nos jours, confirme pleinement ce que nous venons d'avancer.

En effet, la masse slave qui a submergé, du VI-e au VII-e siècle, le sud-est de l'Europe pour descendre jusqu'au Péloponnèse, a suivi, au début, les grandes routes d'invasion de l'est et de l'ouest de la Péninsule, ayant soin d'éviter les bastions naturels qui sont les Carpathes et les Balkans. Poussés à leur tour par des envahisseurs venus d'Asie, les Slaves ont pénétré ultérieurement, par les vallées des rivières, dans les forêts qui couvraient les collines et les montagnes. Là, ils se sont mêlés aux Thraces romanisés. Souvent aussi, ils les ont refoulés vers les hauteurs des montagnes moyennes ou bien vers les montagnes plus élevées, pourvues de larges plateaux ensoleillés. Slaves et Roumains ont été également protégés à cette époque-là par la forêt hospitalière. Plus particulièrement, l'élément roman s'est conservé mieux à l'abri des montagnes et des hautes collines ou au fond des combes.

A considérer pourtant l'immense espace envahi par les Slaves, qui s'étend de la Pannonie et des Carpathes au Péloponnèse, il nous est très difficile d'admettre pour cet élément une continuité homogène et parfaite sur l'étendue qu'il occupait. Il nous est impossible, autrement dit, de croire à une marée montante qui aurait repoussé la population autochtone vers les régions hautes ou dans l'épaisseur des forêts impénétrables. Cette image, plutôt romanesque et simpliste parce que tirée de faits peu convaincants ou unilatéralement étudiés, est à remplacer par une autre, fondée sur l'observation scientifique de la répartition humaine dans n'importe quel coin du globe. Imaginons donc *une masse slave d'où émergeraient des îlots plus ou moins grands d'autochtones thraco-romains, illyro-romains ou purement illyriens*. Si nous précisons davantage cette vision du passé, bornée à l'époque qui va de l'immigration slave à la conquête turque, nous nous sentons autorisé à supposer que la vieille population romanisée s'est maintenue au moins dans les massifs de la Balcanie centrale et dans la plupart des pays intérieurs s'y rattachant. *Il est, par conséquent, tout à fait naturel d'admettre que dans le même laps de temps, allant du VI-e au XIV-e siècle, il y a eu une continuité dans l'espace non seulement entre l'élément roman des Balkans, des Rhodopes et du Pinde, d'un côté, et celui des Carpathes, de l'autre, mais aussi entre les Albanais (Illyriens faiblement romanisés) et la*

*population thraco-romaine qui habitait la région montagneuse comprise entre les Alpes dinariques et les Carpathes*¹.

Il n'y a pas de motif valable nous autorisant à supposer que la continuité territoriale entre l'élément albanais et la masse romanisée, étendue en nappes ininterrompues jusqu'aux Carpathes de Transylvanie, ait été complètement détruite ou largement entamée le lendemain de l'apparition des Slaves au sud du Danube. C'est, au contraire, l'expansion des envahisseurs slaves qui a été entravée par l'avance turque le long de la voie moravo-varharienne. Venus de l'est par les routes des larges plaines enclavées entre les montagnes ou redescendus de l'ouest par les routes transversales, trop rares et malaisées, ces Slaves méridionaux ont vu leur processus d'infiltration longtemps arrêté et ils n'ont pu le reprendre que beaucoup plus tard. Il nous est impossible de préciser l'époque à laquelle les Slaves de l'ouest de la Péninsule, en mouvement sur les routes qui mènent des proximités du massif de Kopanik au carrefour de Nich, se sont rencontrés avec leurs frères de l'est, ou plus exactement avec les autochtones thraco-romains slavisés. Cette jonction a brisé l'antique continuité dans l'espace entre Albanais et Roumains danubiens, fait important mais de beaucoup postérieur à la formation du roumain de Dacie, comme le prouvent les reflets albanais dans ce dialecte².

Ces considérations sur quelques points essentiels de géographie politique des Balkans pourraient donc non seulement éclaircir le mécanisme de l'unification politique, économique, ou ethnique de ce vaste espace, à commencer par l'est et l'ouest pour finir avec l'intégration, dans ce bloc, de la Balcanie centrale, mais expliquer en même temps d'autres faits relativement moins importants, comme par exemple la continuité territoriale albano-roumaine et son corollaire, la parenté linguistique des deux peuples.

La Balcanie centrale est donc le premier secteur du sud-est européen ouvert à un débordement massif de l'élément étranger et le dernier à résister à tout nouvel état de choses. Notre exposé aura fait ressortir la nécessité d'en invoquer les réalités pour donner une solution à plus d'une énigme dont la plus compliquée comme la

¹ Cf. Th. Capidan, *La Romanité balkanique, Balcania*, I 1938, p. 51 et suiv. et A. I. Procopovici, *La Romanité balkanique, Ibid.*, p. 64, n. 3.

² Cf. Th. Capidan, *lieu cit.*

plus discutée est celle de la naissance du peuple roumain des Carpathes et de l'idiome qu'il parle.

Il eût été d'ailleurs impossible qu'une hypothèse analogue à ce que nous venons de dire ne fût pas émise jusqu'à présent à fin d'expliquer la genèse de cette langue et la formation de la communauté ethnique qui l'emploie. On y a songé en réalité depuis longtemps et, de la formule de Tomaschek qui assignait à la patrie primitive des Roumains le triangle réduit Sofia-Nich-Scopljé, on est passé à une conception plus large aux termes de laquelle non seulement leur berceau était moins étroit puisqu'il touchait à la fois aux Alpes de Transylvanie et à l'espace moravovarvarien, mais l'habitat des Toskes albanais se plaçait beaucoup plus au nord d'où ceux-ci auraient émigré vers le sud après que le roumain eût pris les principaux traits de sa physionomie actuelle ¹. *Cette construction demeure toutefois hypothétique quoiqu'elle présente la garantie d'au moins un fondement sur lequel on puisse échafauder un travail solide.*

Contentons nous de conclure que, dans l'état actuel de nos connaissances si insuffisamment fondées, il n'y a pas de fait qui confirme indubitablement ces théories, de même qu'il n'y en a aucun qui les infirme. On peut, en échange, produire d'autres faits, et en assez grand nombre ceux-là, qui prouvent clairement à quel point la Balcanie centrale n'est encore complètement intégrée ni à la partie orientale, ni à la moitié occidentale de la Péninsule : elle en est différente par certains de ses caractères, tandis que par d'autres elle se présente comme une zone de transition.

Voici ces traits :

a) Les habitants de cette région appartiennent à un type psychologique spécial, offrant de nombreuses variantes dont les Chopis et les Macedoniens sont les plus importantes ².

b) Le type des maisons et des établissements ruraux (villages agglomérés, souvent doubles) diffère de celui des habitations et des villages de l'ouest ou de l'est de la Péninsule (type éparpillé), pour se rapprocher du type méditerranéen, resserré, compacte, juxtaposé en Macédoine et en Albanie à un type de transition ³.

¹ Cf. encore Th. Capidan, *ouvr. cit.*, p. 52.

² Cf. J. Cvijić, *ouvr. cit.*, p. 381 et suiv.

³ *Ibidem*, p. 220 et suiv. et les cartes des pp. 214 et 224.

c) L'existence de certains groupements humains (les Chôpis et les Macédoniens), réclamés à la fois par les Serbes et par les Bulgares et dont les particularités ethnographiques et linguistiques sont encore loin d'être rigoureusement définies.

d) La conservation, à l'intérieur de la Balcanie centrale, d'îlots très nombreux de population macédo-roumaine, mêlés à une masse albanaise considérable et touchant presque, vers le nord, aux limites de l'extension daco-roumaine.

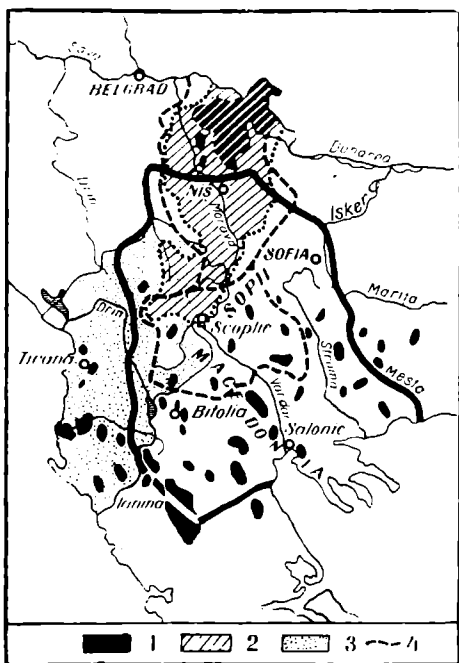


Fig. 3. — La Balcanie centrale (quelques caractères distinctifs).

1. Roumains; 2. Villages concentrés, type de Timoc d'après Cvijić; 3. Albanaï; Types de maisons: moravien (au Nord); vardarien (au Sud), d'après Cvijić.

C'est dans la Balcanie centrale qu'on trouve encore les plus nombreuses îles roumaines et c'est toujours à l'intérieur d'elle que l'aire albanaise est plus rapprochée de l'aire roumaine danubienne.

e) Les traces nombreuses, dans les mêmes régions, de la toponymie romane et albanaise, rendues plus significatives par les influences linguistiques de l'antique population autochtone sur les Slaves de cette partie de la Péninsule.

Nous estimons que les traits rappelés tout à l'heure sont autant de faits acquis dont l'autorité s'avérera suffisante pour justifier, de concert avec les considérations géographiques des pages précédentes, la conclusion qu'on va lire.

Puisque des recherches unilatérales ont mené à des conclusions comme celles dont le prof. G. Brătianu a fait le tour¹ (lieu d'origine

des Roumains fixé selon les sentiments et les intérêts nationaux des auteurs) ou bien à l'hypothèse de Rössler sur l'origine balkanique des Daco-Roumains et que certains historiens, hongrois notamment, ont repris aujourd'hui; puisque nous avons la triste expérience de ces déviations, nous avons bien le

¹ G. I. Brătianu, *Une énigme et un miracle historique: le peuple roumain*, 2-e éd., Bucarest 1942.

droit de demander qu'on pose ces problèmes des origines dans leur cadre naturel, et qu'on dirige de préférence les recherches du côté de l'espace de la Balcanie centrale où autrefois Roumains et Albans vivaient dans les rapports les plus étroits.

La population autochtone habitant la région comprise entre le Timoc et les Alpes albanaises se trouve, il est vrai, dans une phase de slavisation trop avancée pour que nous puissions espérer une solution du problème roumain à l'aide des seules données actuelles. Sans prétendre anticiper sur les résultats attendus, nous avons pourtant la conviction ferme que les études poursuivies en partant des prémisses géographiques, projetteront une lumière satisfaisante sur „l'énigme" roumaine, à condition toutefois qu'on les fasse avec méthode et qu'elles envisagent simultanément et dans un esprit comparatiste, et non pas isolément, par disciplines, toutes les formes de vie et toutes les manifestations spirituelles, présentes ou passées, de la population qui vit ou qui a vécu entre le Drin et le Danube. Nous espérons beaucoup de toutes les disciplines et spécialement des recherches anthropologiques, sérologiques, toponymiques — ces dernières fondées sur les noms de lieux recueillis sur place et non pas sur les cartes — ethnographiques et de géographie humaine.

VINTILĂ MIHĂILESCU

Professeur à l'Université de Bucarest